

PARTIR

J'ai fait ma valise machinalement. J'ai fourré dedans des vêtements chauds et d'autres pour les jours d'été, des vêtements chics et d'autres pas tellement, mes affaires de toilette, des souliers, des bottes de marche et un imper, pêle-mêle dans les compartiments. Je fuyais Montréal parce que j'y étouffais. J'avais besoin d'aller voir si, ailleurs, je pouvais respirer un peu. Je partais au hasard, dans un pays que les Québécois ne visitent jamais, ce qui me donnerait l'impression d'être vraiment loin. Je partais seule. Enfin, j'espérais partir seule. Sans le fantôme d'André.

Dans l'aérogare, en attendant de monter à bord de l'avion qui me ferait fuir ma vie, j'observais les voyageurs. J'ai toujours été fascinée par le va-et-vient presque chorégraphié des gens dans les aéroports. Il y a ceux qui sont heureux de partir; généralement ils vont dans le Sud, dans un tout inclus; ils sont prêts, déjà, à enfiler les rhums et à porter des bermudas, même au mois de mars. Il y a ceux qui ont les traits tirés, l'air blasé; des gens d'affaires qui prennent trop souvent l'avion, qui perdent trop de temps dans ces lieux obligés. Il y a les amoureux qui se séparent et pour qui deux semaines d'éloignement paraissent un siècle,

comme leurs adieux déchirants le crient tout haut. Il y a les jeunes familles, stressées, qui doivent déployer des trésors de débrouillardise pour trimballer le bébé, le petit de trois ans, la poussette, les biberons et mille autres machins. Il y a les familles qui viennent accueillir un parent; larmes de joie, étreintes, sourires émus. Il y a les gros et les minces, les beaux et les laids, les chics et les hippies, les bourgeois et les ouvriers, les accents d'ici et ceux d'ailleurs, qui s'entremêlent comme des couleurs désunies.

Je ne me reconnais dans aucun groupe. Je suis seule, il n'y a personne pour me dire au revoir, je ne sais pas quand je reviendrai, je ne vais ni dans le Sud ni en voyage d'affaires, je pars pour me perdre, pour vider ma tête de tout ce qui me pèse, je n'ai envie de parler à personne. J'ai mon iPod pour faire obstacle aux conversations non désirées et, dedans, de la musique triste parce que je n'arriverais pas à écouter autre chose, même si ça ressemble à se complaire dans la douleur. J'ai le cœur si lourd que l'avion risque d'avoir du mal à décoller. Alors, je ne vois pas comment je pourrais écouter le joyeux Charles Trenet ou quelque autre insouciant qui renvoie aux autres sa bonne humeur en pleine face.

Après les six heures d'avion jusqu'à l'aéroport de Paris, il faut changer de terminal et monter à bord d'un autre appareil qui me transportera jusqu'à Oslo, une ville avec un joli nom, où je n'avais jamais pensé aller avant de partir sur un coup de tête. Mes proches ont peur pour moi, ils n'aiment pas l'idée que je sois loin d'eux dans un état pareil. Ils ont peur que j'aie re-

joindre André. C'est un des voyages possibles, mais, ma destination officielle, ce sont les îles Lofoten. Je les ai vues dans un reportage à la télé l'autre jour et j'ai décidé d'aller jusqu'à elles, au bout du monde, au-delà du cercle polaire.

Avant, il y a Oslo. Le taxi qui me conduit de l'aéroport jusqu'à mon hôtel au centre-ville traverse des collines et des forêts d'épinettes pareilles à celles du Québec. J'ai l'impression d'avoir volé en vain pendant des heures et je déteste l'idée d'avoir fait du surplace. Je veux me sentir dépaysée, oublier tout ce que je connais ou presque, faire table rase. Mais le paysage se dresse comme un obstacle.

Heureusement, il y a tous ces mots sur les affiches qui me sont étrangers. Et puis, ici et là, un toit vert avec de l'herbe haute dessus et le vent qui la fait onduler.

Le décalage horaire et la fatigue du voyage devraient me permettre de dormir, dans ma petite chambre d'hôtel anonyme, la moins chère que j'aie pu trouver dans la capitale norvégienne. Mais je n'arrive pas à fermer l'œil. Je vais donc dans les rues du centre-ville d'Oslo, me promener au hasard en me baignant ici et là dans la foule animée de ce dimanche après-midi. Je mange un poisson sans goût accompagné de fades pommes de terre bouillies dans un restaurant presque désert, seulement parce que je dois me nourrir. Plus tard, le sommeil me gagne enfin. Demain, je reprendrai mes errances dans la ville.

Je ne fais que marcher dans Oslo. Je vais partout

où *Lonely Planet* me guide et même ailleurs. Je me remplis de nouvelles images pour essayer d'oublier celles de mon imagination. Un avant-midi, je vais au musée. Les touristes s'agglutinent devant les tableaux d'Edvard Munch, et moi, j'attends qu'ils partent pour m'en approcher. On ne peut pas rencontrer *Le cri* dans une foule. Moi, je ne peux pas, en tout cas. *Le cri* m'appelle seule parce que, *Le cri* aussi, il est tout seul. Je me reconnais dans la douleur de sa solitude, même si ma douleur à moi est emmurée dans le silence et qu'elle implose.

Je suis happée par *Le cri* et son explosion. Je monte le son de mon iPod, parce que le tableau commence à enterrer les notes tristes qui doivent m'isoler des bruits du drame. Dans *Le cri*, je vois et j'entends André avant la mort, le visage tordu, la voix étranglée. Je le vois les mains sur les oreilles, désesparé, désorienté, décomposé. En rouge et bleu. Je l'entends hurler au secours et c'est insupportable, parce que je n'étais pas là pour lui tendre la main quand il en a eu besoin. Je n'étais pas là. Comment ai-je pu ne pas être là pour le ramener à la vie?

Je suis hypnotisée par *Le cri* même si le regarder en face est insoutenable. Il faut que j'arrive à me séparer de lui, sinon il va m'aspirer.

Ce sont les touristes qui me délivrent sans le savoir. Un nouveau troupeau d'Américains arrive, m'éloigne du tableau et un petit peu de mes tourments. Je cède la place à ces personnes qui semblent aborder les œuvres d'art comme les vitrines des magasins et je continue

à déambuler dans le musée sans que plus rien ne me touche. Qu'est-ce qui pourrait bien m'atteindre après cet art de l'extrême?

Le soir, je marche jusqu'au bout de la ville. Je me rends au parc Vigeland. Je cherche la forêt de sculptures de Vigeland à travers les arbres et les clairières, et, quand je la trouve enfin, immobile comme les stèles, c'est pourtant la vie qui semble faire la fête. Il y a des hommes, des femmes, des enfants et plein de bébés. Les bébés, c'est rare en sculpture, sauf dans les bras des femmes. Des bébés tout seuls qui rient le regard au ciel et qui se tiennent à la hauteur des oiseaux, je n'en ai jamais vu. Des bébés qui s'accrochent au corps d'un homme exaspéré et qui harcèlent l'adulte avec tous leurs besoins à satisfaire, c'est une représentation de la parentalité dont l'audace me secoue.

Partout ici, il y a la vie qui danse dans des statues de bronze, alors que, moi, je suis un corps de chair qui bouge avec l'impression d'être mort comme l'hiver. Je reste dans le parc pendant des heures à regarder la vie dans une série d'arrêts sur image. Je tourne autour des images, je m'emplis d'elles, je m'empiffre comme une boulimique. Si je faisais une indigestion d'images, peut-être que j'évacuerais aussi les horribles, celles qui me hantent dès que je ferme les yeux.

Je m'arrête dans une pizzeria chic de la banlieue cossue. Je ne reste pas une seconde de plus qu'il n'en faut pour manger et payer la note, salée, comme toutes celles qu'on reçoit dans ce pays, semble-t-il. Ensuite, je reprends un peu au hasard ma longue marche vers

mon hôtel. Je me perds dans les avenues résidentielles, où règne un calme presque suspect. Mais c'est bientôt le solstice d'été et le soleil d'Oslo veille jusqu'à vingt-trois heures, alors je peux me perdre sans crainte d'être prisonnière de la noirceur. Je fais plusieurs détours, mais je finis par retrouver le château et il ne me reste plus qu'à suivre la longue avenue Karl Johans Gate pour rentrer.

J'avance sur le chemin qui mène de la richesse au désespoir, du palais royal à la gare de toutes les misères. Le soir, près de mon hôtel, il y a les putes et les drogués, plus discrets et moins nombreux que dans toutes les villes que j'ai connues, mais pas différents des autres. Avant, ils m'auraient fait un peu peur, mais plus maintenant. Il peut bien m'arriver n'importe quoi, je m'en fiche; de toute façon, on ne peut pas tuer quelqu'un deux fois et je suis déjà morte en dedans.

Je rentre dans ma chambre beige comme la déprime et me déshabille en me regardant dans un miroir égratigné, comme pour m'assurer que j'existe encore. Je ne me reconnais plus. J'ai des cernes géants et le regard éteint, la peau grise et les cheveux ternes. J'étais belle, avant, quand j'étais vivante. J'étais en couleurs. Peut-être que je devrais me maquiller demain pour éviter de faire peur aux autres, pour donner l'illusion que je suis comme eux, pour jouer la grande comédie humaine.

J'ai tellement marché que je suis épuisée. Je voulais m'esquinter, rendre mon corps plus fatigué que mon esprit parce que c'est la seule façon de dormir.

Le lendemain matin, après une nuit agitée, je mets du rouge sur mes lèvres, mais c'est vermeil trop voyant, trop contradictoire. Je l'enlève et je mets du maquillage camouflage. Pour cacher les cernes et la peau grise, mais rien qui paraisse coloré. Je suis moins laide qu'hier.

Aujourd'hui, je vais vers l'eau. Je m'avance près du fjord et regarde les navires qui glissent sur les flots bleus. Il y a plein de bateaux de croisière à Oslo. Des dizaines de milliers de gens débarquent des hôtels flottants qui voguent d'une capitale nordique à une autre. Je passe la journée devant le défilé des touristes papillon qui butinent de fleur en fleur sans jamais les savourer.

À l'heure de l'apéritif, je m'assois sur une terrasse près du quai. Quelques minutes s'écoulent, regard lointain, et après, un homme beau et élégant s'adresse à moi. Je lui fais signe que je ne comprends pas le norvégien. Il demande alors en anglais si je suis américaine. Quand je lui réponds que je suis canadienne, il paraît surpris. Il demande s'il peut s'asseoir avec moi; j'accepte avec une certaine indifférence.

Il s'appelle Georg. Il y a une infinie douceur dans ses yeux noisette et je ne sais pas ce qui lui donne envie de manger avec une inconnue qui porte la mort dans l'âme. La mort, d'habitude, fait fuir les autres.

— Vous avez l'air triste, me dit-il gentiment.

— Je sais.

— Vous êtes venue faire quoi, à Oslo?

— Je ne sais pas...

— Oublier quelque chose, peut-être? demande-t-il en sourcillant, l'air étonné.

— Je ne crois pas que je puisse oublier... M'éloigner de ma peine, peut-être.

— Vous avez perdu quelqu'un? ose-t-il encore du bout des lèvres.

Il est curieux, ce Georg. Mais, étrangement, d'une curiosité pudique, respectueuse; compatissante aussi.

— J'ai perdu mon amoureux. Il est mort, il y a un mois.

— Oh! Je suis désolé... vraiment. Comment est-ce arrivé?

— Suicide.

— Je suis encore plus désolé... Vous devez vous sentir très seule...

— Comme jamais. Seule et coupable.

— Il ne faut pas se sentir coupable.

— J'aurais pu l'aider à vivre; je n'y suis pas arrivée.

— Vous le saviez suicidaire?

— Non, enfin... Je ne sais pas... C'est difficile à dire. En tout cas, je le savais dépressif, oui.

J'ignore pourquoi je fais ces confidences à un étranger. Mais Georg a quelque chose de pénétrant dans le regard et je ne peux pas détourner ses questions, encore moins mes réponses. Devant sa perspicacité, je me sens transparente et toute tentative de fuite semble vaine. Il y a des gens avec qui la vérité est la seule avenue.

Georg finit par me dire qu'il est psychiatre et que sa pratique est orientée spécifiquement vers les personnes suicidaires. Hasard, ou coïncidence?

Son travail, c'est de les aider à vivre, c'est de leur faire voir que la mort n'est pas la solution pour mettre fin à leur souffrance. Parfois, il réussit; parfois, il échoue. Aujourd'hui, il est en congé, mais il tombe sur une endeuillée du suicide, le pauvre. Il doit avoir terriblement envie de me fuir pour trouver plus joyeux.

J'ai du mal à recevoir son attention. Je me sens si brisée et si vide que je ne vois pas ce qu'il y a d'intéressant à être en ma compagnie. Je voudrais décider à sa place et m'écarter.

Je lui demande comment il parvient à côtoyer chaque jour des gens prêts à inviter la mort, comment il fait pour ne pas se laisser aspirer par leurs noirs des-seins. Il m'explique que, dans son hôpital, une personne qui a des idées suicidaires n'est jamais renvoyée chez elle sans être jumelée à un infirmier ou à un médecin avec lequel elle fait un pacte de vie. Cet infirmier ou ce médecin devient une sorte d'ange gardien, la preuve vivante qu'il est faux de penser que personne ne se soucie d'elle. Mais parfois, l'ange gardien, tout angélique qu'il soit, voit une vie s'achever trop tôt, et alors, c'est lui qu'il faut aider.

Le boulot des anges pèse mille tonnes. Comment garder une saine distance quand vous êtes les ailes de ceux qui tentent d'aller au fond pour se noyer? Comment éviter les pensées destructrices quand vous n'avez

pas réussi à garder l'autre à la surface, quand vous n'avez pas su plonger, lui donner la main, le ramener respirer hors des flots?

Georg reconnaît que son travail est lourd, mais qu'il est généralement valorisant. Depuis quelques années, il voit de plus en plus de gens reprendre goût à la vie après avoir flirté avec la mort. J'imagine qu'il faut faire une sorte de froid calcul : huit vies sauvées, deux vies perdues, et voilà, le bilan est positif. Mais comment empêcher que les deux morts ne prennent toute la place dans votre esprit? Les relations d'aide sont paradoxales. Il n'y a pas d'aide possible sans empathie et c'est précisément l'empathie qui risque d'anéantir celui qui porte secours.

— Qu'est-ce qui vous a donné envie d'approcher les suicidaires?

— Mon ex-femme.

— C'est-à-dire?

— Elle était suicidaire.

— Elle est morte?

— Non. Nous avons divorcé.

— C'est là qu'elle a voulu mourir?

— Avant aussi.

— Vous vous êtes senti coupable?

— Très souvent, oui. Mais il ne faut pas.

— Mais comment savoir si c'est de la frime ou pas, les menaces de suicide?

— On ne le sait jamais avec certitude. C'est bien le problème...

Le regard de Georg se couvre d'une tristesse pas-

sagère; il fuit à gauche, sourcils froncés. Après un court silence, il ramène ses yeux dans les miens et sourit. Il me demande si j'ai envie de manger avec lui. Pourquoi pas, après tout?

Georg pose toutes sortes de questions sur le Canada, moi, quelques-unes sur la Norvège. Je lui raconte que je prendrai le train pour Bergen le surlendemain et que, de là, je m'envolerai vers Bodø, où je pourrai monter à bord du traversier qui m'emmènera aux îles Lofoten. Il me dit que beaucoup de Norvégiens y vont en voyage de noces; une information qui ajoute à ma déprime. J'espère ne pas rencontrer trop d'amoureux en lune de miel sous le soleil de minuit. Je n'ai pas envie de voir des couples romantiques remplis de l'arrogance de ceux qui pensent que la vie est belle.

Georg tente vraiment de m'éloigner de mes soucis. Sa gentillesse m'étonne. Il tient même à payer l'addition et je suis un peu gênée devant autant de sollicitude. En plus, il me ramène jusqu'à mon hôtel dans sa BMW, prétextant que les alentours sont mal fréquentés.

Depuis la chute de l'URSS, m'explique-t-il, la drogue a fait son chemin jusque dans les pays nordiques, auparavant assez peu touchés par cette calamité qui rime avec vols, violence et prostitution. En Norvège, comme partout ailleurs sur la planète.

La veille, j'avais marché tard le soir jusqu'à l'hôtel sans ressentir la peur, même si j'avais croisé quelques silhouettes inquiétantes. Là, en écoutant Georg

craindre pour ma sécurité, je ressens le besoin de me montrer plus méfiante et prudente.

Il me tend sa carte professionnelle, sur laquelle il y a son numéro de portable. Il dit que je peux l'appeler n'importe quand et que, si j'ai envie d'une visite guidée d'Oslo, à mon retour des îles, il se fera un plaisir de me faire découvrir quelques trésors cachés de sa ville.

Il me souhaite bon voyage et on se serre la main. Il garde ma main dans les siennes un instant, plonge ses yeux compatissants dans les miens et me dit de prendre soin de moi. Mon regard s'embue. J'ouvre la portière et je sors promptement de la voiture pour m'engouffrer dans mon hôtel minable. Je n'ai pas envie d'étaler mes larmes.

Je verrouille la porte de ma chambre, défais le couvre-lit usé et m'assois sur les draps. Je m'aperçois dans le miroir rectangulaire posé sur le mur d'en face et fonds en larmes sans pouvoir m'arrêter. André me manque terriblement. Qu'est-ce que je fais ici sans lui? Qu'est-ce que je ferai de ma vie sans lui? Je me roule en boule dans les draps; la froideur du coton sous mes doigts me fait regretter plus vivement la chaleur et la douceur de la peau d'André. Je voudrais y déployer mes mains qui n'ont plus pour elles que la masse inanimée du tissu froissé.

Je finis par m'endormir sur mon oreiller mouillé et je décide, le lendemain matin, de devancer mon départ en train vers Bergen. L'immobilité m'est insupportable, j'ai besoin de fuir plus loin encore. Rester un

jour de plus à Oslo, c'est laisser l'espace à plus d'affliction parce que j'ai l'impression d'avoir déjà vu tout ce qu'il y avait à voir dans cette petite ville. Sans nouvelles images pour remplir ma tête, les vilaines reviendront au galop. Elles ont déjà hanté ma nuit.